

Oui, Mme Bentzon a révélé l'Américaine à l'Europe ; elle l'a montrée tour à tour intelligente et douce, dévouée, généreuse, partant pratique — avec une liberté d'allures et de langage que sanctionnent une fierté native et une dignité de bon aloi Coquette un brin, mais, rien d'effronté du reste ni de choquant dans cette coquetterie".

Ces "parvenues" qu'on a tant ridiculisées là bas Mme Bentzon nous les offre avec des quartiers de noblesse conquis dans leur lutte pour l'indépendance et dans les résultats d'un travail intellectuel effectif, noblesse que les parchemins ne donnent pas toujours.

Il ne faudra pas croire non plus que le goût artistique fasse complètement défaut chez les femmes de la Nouvelle-Angleterre. Mme Bentzon l'apprend à ses compatriotes qui en ont si longtemps douté :

"Nombre d'hôtels à Boston, écrit elle celui par exemple qui renferme une belle collection des tableaux de William Hunt — feraient bonne figure dans le faubourg Saint-Germain et logent, d'imposantes douairières qui n'y seraient nullement déplacées. Vous invitent-elles à dîner, vous voyez que chez elles cette qualité maîtresse du goût s'étend à la nomenclature d'une façon qui justifie les théories de Brillat-Savarin."

Par son livre, *Les Américaines chez elles*, Mme Bentzon a été la première à préparer le rapprochement qui, sous la poussée généreuse qu'elle lui a imprimée, se fait maintenant d'une façon si rapide entre la femme du monde et la femme qui travaille.

"Mme Bentzon, disait un de ses critiques a toujours écrit avec son cœur", oui, mais avec un cœur où elle a mis de son puissant cerveau, et c'est dans un grand élan de bonté, aussi intelligente que généreuse, qu'elle a donné l'essor à cette idée qui fait le plus grand honneur à une femme.

Cette action de relever, aux yeux de tous et à ses propres yeux, la femme qui travaille et de la placer à côté de ses congénères mieux douées qu'elle sous le rapport de la fortune ou de la position sociale, est le triomphe rationnel de l'intelligence et du cœur sur les préjugés égoïstes et injustes.

J'aurai les œuvres d'élite de

Mme Bentzon, je désire mentionner ici *Un Malentendu* qui venait de paraître dans *La Revue des Deux Mondes* lorsque s'ouvrit l'Exposition de 1900. Ce roman est la conséquence naturelle des observations sérieuses développées dans *Les Américaines chez elles*. C'est à dire qu'*Un Malentendu* est la poésie de cette prose. L'héroïne de ce roman, — une Américaine — est le type de la jeune fille indépendante et originale de son pays. Parce qu'elle se meut dans le monde, seule et libre, un jeune Français qui s'en éprend, se dit que la proie est facile, mais, il s'aperçoit bientôt que l'innocence et la vertu n'ont pas besoin pour demeurer d'être gardées à vue par le plus austère des parangons.

De ce côté de l'Atlantique, où les jeunes filles ont tant de liberté et n'en sont pas moins respectées, la leçon donnée par l'auteur n'était pas indispensable ; outre-mer, elle fut puissante et porta ses fruits.

J'entendis discuter les mérites de cette œuvre littéraire dans plusieurs salons, à Paris, notamment chez M. Edouard Rod, chez M. Eugène Manuel, l'auteur de *La Robe Blanche*, et ce dernier, bien qu'il ne connût pas personnellement Mme Bentzon, affirmait que c'était le roman de l'époque le plus captivant à tous les points de vue.

Combien j'étais heureuse de toutes ces louanges décernées à la femme délicate et sympathique, qui, si aimablement, m'avait accueillie chez elle et qui m'honore encore — j'en ai maintes preuves — de son bienveillant intérêt.

Combien il est difficile — je ne l'ai jamais autant senti qu'en ce moment — de dire tout le bien que l'on pense des personnes que l'on admire autant qu'on les aime, quand rien de ce que l'on en écrit ne peut monter aussi haut qu'elles.

Dans la sphère intellectuelle où est placée la digne collaboratrice de *La Revue des Deux-Mondes*, l'expression de ma vive admiration ne peut guère la flatter, aussi bien, je la prierai de ne voir dans le pâle aperçu que je viens de faire des *Américaines chez elles* qu'un humble hommage de reconnaissance et d'estime, en attendant qu'il s'élève un

monument plus digne à celle dont un critique célèbre a dit de ses ouvrages qu'"ils fournissaient aux hommes des fortifiants exemples et aux écrivains de précieux modèles."

FRANÇOISE.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à \$1.00 et \$1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

Question d'Histoire

La question d'histoire posée par Marcelle Bailly reste sans solution. C'est qu'il n'y en a pas à donner. Nous citons, relativement, à cette intéressante interrogation l'opinion de nos historiens érudits, et tous s'accordent à placer dans le domaine de la légende, cette héroïne de la famille des Villeray. Certes, même dans la légende, elle fait déjà belle figure, la belle Villeray. Laissons la pour inspirer les poètes et les artistes.

La société des Antiquaires nous a fait l'honneur de discuter la question d'histoire, posée dans notre journal, à l'une de ses réunions, et voici la communication que son président, M. le juge Baby, nous a envoyée à ce sujet :

Montréal, 18 mai 1904.

Madame,

Hier soir, nous avons eu notre séance mensuelle, et je me suis empressé d'attirer l'attention de ces messieurs sur l'article contenu au No 6 de votre journal du 7 courant. Après avoir soigneusement étudié cette légende, tous d'un commun accord, ont déclaré n'en avoir jamais entendu parler, et d'ailleurs, aurait-elle eu un certain cours, qu'elle était tellement entachée de contradictions qu'il était presque impossible de s'y arrêter..."

M. J. Edmond Roy, de Lévis, une autre autorité, comme l'on sait, sur ces matières, nous écrit :

"Je n'ai jamais vu, ni entendu parler de la vieille gravure dont parle votre correspondante, Marcelle Bailly. Je n'y crois pas non plus, car elle est invraisemblable. Songez que, pendant la bataille des Plaines d'Abraham, il n'y avait pas de vaisseau dans la rade de Québec. Toute la journée, il y eut un feu violent et croisé entre les rem-